

THÉOPHILE GAUTIER

Critique théâtrale

Anthologie présentée et annotée
par Patrick Berthier



CHAMPION CLASSIQUES
HONORÉ CHAMPION
PARIS – 2026

INTRODUCTION¹

À la fin de l'année 1861, Gautier est absorbé par deux tâches prenantes : la rédaction du récit de son second voyage en Russie, et surtout celle du *Capitaine Fracasse* annoncé de longue date, et longtemps retardé ; le premier chapitre est publié, enfin, dans la *Revue nationale et étrangère* le 25 décembre, et les autres suivront à bon rythme. Mais en tant que critique, Gautier ne peut pour autant se dispenser de l'effort hebdomadaire qui est son gagne-pain : aller au théâtre, et rendre compte, chaque semaine, de ce qu'il y a vu. Dans la *Revue*, avant le début de *Fracasse*, il publie ce poème intitulé « Après le feuilleton » :

Mes colonnes sont alignées
Au portique du feuilleton ;
Elles supportent, résignées,
Du journal le pesant fronton.
Jusqu'à lundi je suis mon maître.
Au diable chefs-d'œuvre mort-nés !
Pour huit jours je puis me permettre
De vous fermer la porte au nez.
Les ficelles des mélodrames
N'ont plus le droit de se glisser
Parmi les fils soyeux des trames
Que mon caprice aime à tisser.
Voix de l'âme et de la nature,
J'écouterai vos purs sanglots,
Sans que les couplets de facture
M'étourdissent de leurs grelots ;
Et portant, dans mon verre à côtes,
La santé du temps disparu,
Avec mes vieux rêves pour hôtes
Je boirai le vin de mon cru :
Le vin de ma propre pensée,
Vierge de toute autre liqueur,
Et que, par la vie écrasée,
Répand la grappe de mon cœur².

Si l'opposition entre contrainte et liberté s'impose comme une évidence à la première lecture de ces vers, elle n'en dépasse pas moins l'aspect purement concret et répétitif d'une tâche laissée de côté avec soulagement à peine a-t-elle été remplie. Il suffit pour le voir

1. Cette introduction reprend une grande partie du matériau de la « Postface générale » de l'édition complète de la *Critique théâtrale* (Champion, t. XXI, 2025, p. 9-58). – Les renvois à cette édition indiquent la date du feuilleton, le numéro du tome en chiffres romains et la ou les pages citées.

2. *Revue nationale et étrangère*, 10 décembre 1861, p. 453-454. – Ces vers entrent ensuite dans la 4^e édition d'*Émaux et camées*, qui ouvre le volume *Poésies nouvelles* (Charpentier, [juillet] 1863).

de s'y plonger tout au long, dans ce feuilleton maudit par son auteur, et de s'apercevoir à quel point la liberté se fait sa place au sein même de la contrainte. C'est du moins ce que je voudrais montrer, car si le vocabulaire du poème semble placer face à face la corvée et le caprice comme si l'une excluait l'autre, la pratique du « rez-de-chaussée » telle que la conçoit Gautier ne cesse au contraire de tenir la porte ouverte sur l'extérieur, laissant la fantaisie venir jeter son charme au milieu même de l'écriture.

I

Le cliché représentant Gautier en galérien du feuilleton, c'est lui qui l'a créé et varié comme à plaisir, et, curieusement, surtout dans les premières années – comme s'il n'avait pas prévu, et il ne le prévoyait en effet certainement pas, qu'il resterait à son poste jusqu'à sa mort. C'est le 30 avril 1838 qu'il se dit « condamné au théâtre à perpétuité » (I, 474), et trois mois tout juste après son entrée à *La Presse* il définissait déjà ce qui se joue comme un « néant palpable » dont il n'y a rien à dire (16 octobre 1837, I, 187). Les feuilletonistes submergés sous un « flot incessant de vaudevilles » (18 septembre 1837, I, 139) attendent avec impatience la pause dans la création de nouveautés qui, au nouvel an, les autorise à « jouir du sommeil de la digestion dont ils sont si cruellement privés dans les temps ordinaires » (8 janvier 1838, I, 322), marqués par le retour de la même « monotonie désespérante » (30 avril 1838, I, 470). Et ainsi de suite. La plainte du tâcheron prend diverses formes, par exemple contre « le calice d'amertume de l'analyse », qui l'oblige à raconter aux abonnés non parisiens des intrigues sans consistance (11 novembre 1839, II, 405).

Plus le temps passe, plus le fait même de devoir écrire se fait pesant. Un bon quart de siècle après ses débuts, et alors qu'il est passé depuis longtemps de *La Presse* au *Moniteur universel*, c'est un Gautier quinquagénaire qui, le 13 juillet 1863, alors qu'il n'a plus grand-chose à dire au bout de deux colonnes, fait ce constat désabusé qu'il ne peut même pas s'abstenir : « Pas de feuilleton, grand Dieu ! Est-on maître de ne pas faire son feuilleton lorsque depuis plus de vingt-cinq ans on tourne cette meule ! » (XVI, 608). Le feuilleton de chaque semaine est au cœur même de la « vie dévorante du journalisme » (22 juin 1868, XIX, 375) et l'on finit toujours – ceci est dit presque à la fin, dans *La Gazette de Paris* –, par se trouver assis à son pupitre, « devant les feuillets blancs qu'il faut noircir » (12 novembre 1871, XX, 435).

Tout à la fin aussi, la rudesse de cette obligation s'exprime de belle manière dans l'hommage rendu par Gautier à son confrère Jules Janin, reçu à l'Académie française. « Enfin voilà le feuilleton installé sous la coupole » (19 novembre 1871, XX, 443), écrit, sans jalousie, celui qui n'a pas pu lui-même être élu malgré quatre tentatives ; et Gautier d'évoquer, au nom de tous les « frères du Lundi », cette tâche qui est aussi la sienne :

Improviser toutes les semaines quatre ou cinq cents lignes sur les sujets les plus divers et les plus inattendus, et des lignes imagées, brillantes, [...], des lignes d'une correction rapide et certaine dans leurs jets impétueux, pleines de ces bonheurs qu'on ne retrouve pas en les cherchant, tour à tour ironiques et enthousiastes, mêlant à la pensée des autres la fantaisie et la personnalité de l'écrivain, il faut pour y suffire avoir vraiment le diable au corps ! (XX, 443-444)³.

3. Cette confiance éloquente fait significativement écho à une autre, qui lui est de trente-quatre ans antérieure : « Ce matin, cette inquiétante idée que j'avais un article à faire est venue s'asseoir à mon chevet ! [...] Ô travaux d'Hercule, qu'êtes-vous en comparaison ? – nettoyer les étables d'Augias, tuer le lion de Némée, saisir à la course la biche aux pieds d'airain, étouffer l'hydre de Lerne, épouser les cinquante filles de Thestytus, qu'est cela, mon Dieu ! mais avoir de l'esprit toutes les semaines, à un jour fixe, tous les lundis, par exemple,

L'homme qui écrit cela ne l'a plus guère, le diable au corps, mais il a tenu bon. Et il peut se souvenir en souriant de ses propres plaisanteries sur la colonne de feuilleton devenue métaphore, là aussi surtout durant les premières années ; le plus bel exemple en est le feuilleton du 18 juin 1838, où il parvient à remplir les deux colonnes sans lesquelles son "rez-de-chaussée" serait incomplet en se lamentant en virtuose sur le fait même qu'il faut les écrire (I, 532-534). Telle autre fois, ayant écrit le peu qu'il y avait à dire, pour la semaine, de « deux vaudevilles et demi – dont un très mauvais », il ajoute : « pour ne pas faire un vide dans les substructions du journal, nous allons vous parler de quelque chose » [sic] ; suit alors un propos varié sur l'actualité de l'orfèvrerie qui occupe plus de la moitié du feuilleton (17 juin 1844, IV, 810). De telles digressions artistiques ne manquent pas : peinture, dessin, sculpture. Mais le feuilletoniste peut dire, dans presque tous ces cas-là, que c'est la matière théâtrale qui lui manque plutôt que le courage de travailler. Sa paresse est plus visible quand se présente la tentation du « feuilleton champêtre que tout critique se permet au retour du beau temps » (28 mai 1838, I, 500)... et même sans le prétexte du beau temps : deux fois au moins, en effet, Gautier dissimule sous un titre qui ne trompe personne une variation sur la mauvaise saison ; le 21 février 1853, il consacre le premier tiers de son feuilleton à « *L'Hiver*, fantaisie de circonstance » jouée sur le « Théâtre des saisons » (XI, 96-99) ; et tout à la fin de sa vie, il est encore capable de proposer dans *La Gazette de Paris* un feuilleton entier intitulé « Grande représentation d'automne. Effet de brouillard » (27 novembre 1871, XX, 455-461).

Certes, dans ce dernier cas surtout, le poète rédige sans peine, puisqu'il s'agit de lâcher la bride à son imagination et qu'alors, comme il l'écrit ailleurs, le plaisir de se laisser aller « emporte la plume à tous les diables » (29 septembre 1856, XIII, 502). Ce qui est rude, ce n'est bien sûr pas l'exception, c'est l'obligation fixe, surtout dans les cas fréquents où, par exemple, une création annoncée est remise. On en a une jolie preuve dans le feuilleton du 8 mars 1843 ; l'ouverture en est désolée : « Sur le carré de papier où nous jetons, en façon de sommaire et de peur d'oubli, les trois ou quatre mots qui, développés, doivent devenir notre feuilleton, nous trouvons en tête ce cri de désespoir : "Pour début, une tartine quelconque !" » (IV, 111). Le printemps ne s'annonce pas encore, donc (du moins cette fois) pas de préambule de circonstance ; aucune anecdote qui vaille à raconter ; « nous avons épuisé notre sac aux ressources » (*ibid.*). Heureusement, au moment même où Gautier écrit cela, il reçoit son coupon de loge pour la première des *Burgraves*, et du coup l'annonce de cet événement exceptionnel n'a plus rien d'une « tartine quelconque ».

On pourrait varier encore l'évocation de la tâche dominicale et des ruses qui permettent d'en alléger l'ennui. Les digressions sur l'art, déjà évoquées plus haut, reçoivent parfois des justifications amusées ; ainsi le 16 mai 1854 Gautier interrompt-il son feuilleton après avoir parlé d'un vaudeville médiocre sauvé de justesse par le talent d'Arnal et d'Alice Ozy, pour passer à la louange des « Illustrations de Rabelais par G. Doré » (l'intertitre est de lui) ; il s'en justifie ainsi : « À la place des vaudevilles et des mélodrames qu'on aurait pu jouer et qu'on n'a pas joués pendant cette semaine agréablement stérile, permettez-nous de vous entretenir d'un véritable chef-d'œuvre et qui ne coûte pas cher, moins qu'une stalle d'Opéra et d'Opéra-Comique » (XII, 47). Dans d'autres cas, on ne peut pas parler de digressions, mais plutôt d'esquives, parfois désinvoltes. En voici deux exemples de l'époque du *Moniteur*. Le sommaire du feuilleton du 21 novembre 1864 annonce une analyse de

comme Jules Janin en a et comme je devrais en avoir, voilà un travail à courbaturer les Alcides antiques » (30 octobre 1837, I, 200-201).